

## Katharevousa – éclairage qu'il n'est conseillé de lire qu'après le livre.

Le nœud initial de ce livre était bel et bien cette histoire d'amour (c'est le premier cercle). Mais seule, elle n'avait pas assez d'intérêt à mes yeux. Je l'ai donc placée dans un contexte historique qui allait lui donner une tension tragique : une dictature (deuxième cercle). Et cette dictature, en rappelant qu'elle s'accompagnait de contraintes linguistiques (imposer la Katharevousa), en évoque une plus globale dans laquelle, me semble-t-il, nous baignons aujourd'hui, et dont la publicité est l'une des expressions le plus crues (troisième cercle).

Le long *incipit* du livre arbore cette structure ternaire. Il donne le "la".

À ces trois cercles thématiques, font échos les 3 temps dont il est question en 4<sup>ème</sup> de couverture : passion, suspicion, déréliction.

La structure romanesque intègre ces 3 temps comme suit :

le 1<sup>er</sup> temps, passion (sa remémoration) = les 4 premiers chapitres.

Le 2<sup>ème</sup> temps, suspicion = les 4 chapitres suivants

(mais les chapitres 4 et 5 sont chacun presque 2 fois plus courts que les 6 autres, comme si 4 et 5 ne faisaient qu'un seul chapitre, fracturé, au milieu duquel débute le deuxième temps, la suspicion)

Enfin, le 3<sup>ème</sup> temps, déréliction = les 3 derniers chapitres (chacun plus court que le précédent, comme une fin en biseau).

Le point de vue principal est celui d'un protagoniste (et narrateur intermittent), Ronan (qui sonne un peu comme "roman", c'est-à-dire, l'instance narratrice par excellence), et son positionnement temporel est la fin du 20<sup>ème</sup> siècle (comme on le lit dans le roman). Il voit donc les choses avec tout l'acquis de cette fin de siècle (et Pinochet est déjà dans l'Histoire, comme référence d'une dictature installée en sous-main par les USA – comme le fut la dictature des colonels). Tout le reste n'est que mémoire. La passion remémorée date de l'été 1973, à la fin, donc, de la dictature militaire. Et à la tentative des colonels, potentats "locaux", d'imposer la Katharevousa, fait écho, en la généralisant, la tentative des USA d'imposer l'anglais partout, pour en faire, à terme... la langue unique.

Ça c'est la structure telle que je l'ai conçue de façon consciente et "calculée".

Mais, chez un auteur, un instinct vient en guide supplémentaire dans la composition d'un livre. Cet instinct travaille en sous-main, lui aussi, à la cohésion du texte, dans le domaine non réfléchi, intuitif, voire inconscient, dont le résultat est normalement heureusement lisible à la fin de l'écriture (surtout lorsque celle-ci s'étale sur plusieurs années).

Ainsi l'histoire d'amour est non seulement le nœud initial, mais c'est aussi le noyau dur, inentamé, du livre. Car l'hypothétique trahison de Stavros (qui est un réel prénom en Grèce et qui signifie "Croix" en français) ne porte pas sur le lien amoureux lui-même, mais sur une possible complicité de Stavros avec le régime honni de la junte militaire. Jusqu'à l'avant-dernière phrase du livre, l'amour, c'est-à-dire l'illusion de l'amour, est préservé, préservation notamment symbolisée par la lettre jamais décachetée par son destinataire.

À la suspicion, Ronan réagira d'une façon un peu grotesque : il s'abandonnera, se trahira lui aussi (et ce faisant, il sera un peu plus "lui", c'est-à-dire l'Autre). Sans doute, sans le poison instillé par la découverte inopinée de l'article dans le *Décodeur*, il aurait continué dans la voie qu'indique Wisl, le collègue publicitaire "défroqué". Dans le contexte d'une dictature globale symbolisée par la publicité (grand standardiseur des désirs), Wisl Kikmel représente le pôle de résistance, d'idéale probité et de cohérence auxquelles Ronan aspirait (quoique prudemment) jusqu'à la découverte du *Décodeur* qui rebattra les cartes.

Ronan suivra alors la pente douce de celui qui se dédit, avec quelque chose de celui qui s'annihile dans une volte-face. La dernière phrase verse une lumière acide dont on ne sait si Ronan a eu le temps de la connaître : enfin ouverte, la lettre bée sur la mort de l'illusion du lien amoureux (on comprend que Stavros est vivant : c'était l'homme au visage couturé et aux propos sibyllins).

Dominique Drouin